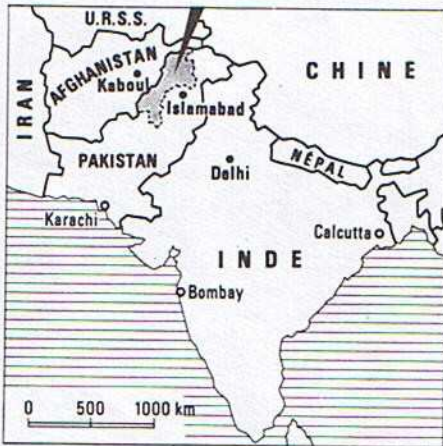


Entre Afghanistan et Pakistan (en grisé) : le petit royaume de Chitral. Le pays des peuples Kalash. Longtemps considérés comme descendants des colons grecs installés là par Alexandre, ils sont aujourd'hui parmi les derniers témoins de la migration aryenne du second millénaire avant notre ère. Ci-dessous : un autel du grand dieu Mahendéo.



Au pays des derniers Aryens

A l'est de l'Afghanistan, à proximité de la frontière pakistanaise, se trouve le Nouristan. C'est une petite région de montagnes, grande comme deux départements français. Nouristan signifie «le pays de la lumière». L'ancien nom de la région était Kafiristan, ce qui signifie «le pays des infidèles».

Cette région est en effet demeurée longtemps à l'écart du mouvement de l'Islam. Elle fut définitivement conquise en 1896 par le sultan Abdur-Rahman Khan, ses habitants exterminés, vendus comme esclaves ou convertis de force : «Les torrents charriaient des flots sanglants tant le massacre ordonné par le Sultan de Kaboul, Abdur-Rahman, atteignit un paroxysme de violence», écrit Jean-Yves Loude dans l'ouvrage magnifiquement illustré qu'il vient de consacrer aux Kalash, les derniers descendants des Kafirs ayant échappé à cette calamité.

Les Kalash se sont réfugiés dans trois hautes vallées du petit royaume du Chitral (aujourd'hui à l'extrême nord du Pakistan) déjà occupées depuis le XV^{ème} siècle par leurs frères de race. Ils forment aujourd'hui une population de 1 300

païens, véritables fossiles vivants attestant la grande migration aryenne du second millénaire avant notre ère vers le sous-continent indien. La preuve irréfutable, outre les preuves d'ordre ethnologique, de l'appartenance des Kalash, et en général des utilisateurs des langues dardiques, à la famille indo-européenne, repose sur la linguistique.

Les Kalash ont en effet pour langue le kati, dont de nombreux termes du vocabulaire sont très proches du sanskrit. Par exemple : héros = *chur* (skt = *shura*), flèche = *chur* (skt = *sharu*), cheval = *hach* (skt = *ashva*), soleil = *suri* (skt = *surya*).

Comme l'avait remarqué G. Morgenstierne, le grand linguiste norvégien qui fut le premier à étudier ces peuples vers 1860, la région du Chitral est un paradis pour les recherches linguistiques : onze langues différentes avec leurs dialectes sur une zone de 12 000 km². Le Khovar, principale langue du Chitral, est à beaucoup d'égards la plus archaïque de toutes les langues indiennes modernes, retenant une grande part des cas d'inflexions sanskrits et beaucoup de mots dans une forme pratiquement sanskrite, et même quelquefois védique.

La première mention de ces montagnards dans les annales de l'histoire occidentale nous est fournie par les chroniques des campagnes d'Alexandre, qui relatent les guerillas qui ont opposé l'armée du conquérant macédonien aux tribus barbares de cette région : ces barbares («buveurs de vin», au grand étonnement des Grecs), ils les décriront avec des coutumes et des croyances se rapprochant de celles des Kalash et de tous les Kafirs d'autrefois, précise Jean-Yves Loude.

Le territoire de ces tribus fut appelé par les Grecs «Caucase», en raison du rapprochement qui ne tarda pas à être fait avec la légende de Dionysos et d'Héraklès, qui avaient vaincu les Indiens et pénétré en Inde par le Caucase : «Quand les troupes d'Alexandre parvinrent aux montagnes de l'Hindu-Kush, le bruit ne tarda pas à se répandre : l'armée avait atteint le Caucase de Dionysos, avait égalé l'exploit des dieux». D'où la création de villes dénommées Alexandrie du Caucase (Begram) ou Alexandrie sous Caucase (Kaboul). Après la mort d'Alexandre, le Nouristan fut pendant deux siècles une partie du royaume gréco-bactrien, et le mythe d'Alexandre s'y



Moshier Gul, dix ans :
les petites Kalash ne vont pas
à l'école et deviennent
très vite responsables
de la tenue des maisons.
A gauche : les femmes
dansent le «drajeilak».
On fête ainsi le
retour du printemps.
En médaillon :
des décadrachmes
frappées du temps
d'Alexandre, par-delà
les millénaires.



est perpétué jusqu'à l'époque moderne sous de multiples formes à tel point que les Anglais considéraient les Kafirs comme les descendants de colons grecs installés depuis le périple du Macédonien.

L'intérêt principal du livre de Jean-Yves Loude est d'apporter pour la première fois de nombreux renseignements sur la tradition des Kalash. Comme l'avait déjà remarqué G. Morgenstierne, le paganisme des Kafirs, ou ce qu'ils en reste, «conserve néanmoins de nombreux traits originels d'une très ancienne religion aryenne non affectée par une tradition littéraire».

On comprend mieux, grâce à ce travail ethnographique, quelle pouvait être la teneur de l'ancien *Rta* védique ou *Arta* iranien (*ordre*), et l'importance connexe du sacrifice : «Le Kalash doit suivre un chemin de vie dont la pureté n'est définie en fait qu'en évitant toutes les impuretés qui l'environnent et menacent en permanence l'équilibre de la communauté tout entière. Pour puiser la force nécessaire et échapper aux souillures de l'impur, les hommes demandent régulièrement l'intervention du sacré par des sacrifices et offrandes propitiatoires». Ce que l'on avait, au siècle der-

nier, classé sous des termes péjoratifs recouvre en fait une remarquable exigence de pureté éthique, sociale, physique et mentale par le moyen d'un rituel et d'une coutume, transmise et vivifiée par les *dehar*, visionnaires porte-parole des dieux.

Cette pureté a de nombreuses manifestations concrètes, dont l'institution des *Bashali*, maisons communes des femmes, où celles-ci viennent séjourner au moment des règles et des accouchements. Ces maisons, en tant que «lieux extrêmes d'impureté», sont situées en aval, et chaque vallée est sacralisée en un étagement de la pureté : on trouve, en remontant, le village, où se trouve qu'un seul sanctuaire, «la maison de Djestak», déesse qui est peut-être une survivance de Ushas (Aurora, Mater-Matuta). En haut de la vallée sont érigés quelques sanctuaires à ciel ouvert consacrés à l'Être Suprême et aux dieux. Au-delà s'étendent les pâturages d'été, qui appartiennent aux fées (*Succhi*).

La traduction sociale de cette ascèse de la pureté est le prestige que tout Kalash se doit de conserver et d'améliorer pour lui et sa famille à l'intérieur de la communauté : «Nul Kalash, dont le but essentiel est de

forger de son vivant sa réputation aux yeux de tous les clans de la vallée entière, ne s'aventurerait à compromettre son renom par un acte aussi humiliant que le vol, si facile à mettre au grand jour» (p. 63).

Et c'est avec tristesse que l'on pense à la perte d'identité progressive des derniers Kalash. Ils perdront un jour leur religion, un peu de la façon dont ils ont été dépossédés du droit de gauler leurs noix. A l'époque où la monnaie de papier a été introduite dans le Chitral, raconte encore Jean-Yves Loude, «les Kalash, pour se procurer ces billets indispensables aux échanges, ont vendu pour rien leurs récoltes futures, inestimables». Une religion, au sens païen, est en effet beaucoup plus qu'un certain nombre d'articles de foi : c'est un mode de vie complet. L'abandonner, c'est céder à un éberluement du même ordre que celui que les Kalash ont ressenti devant la pénétration de l'argent. Cela équivaut à un lent suicide.

Jean REMY

Jean-Yves Loude : «Kalash, les derniers infidèles de l'Hindu Kush»; photos d'Hervé Nègre. Berger-Levrault, 184 pages.